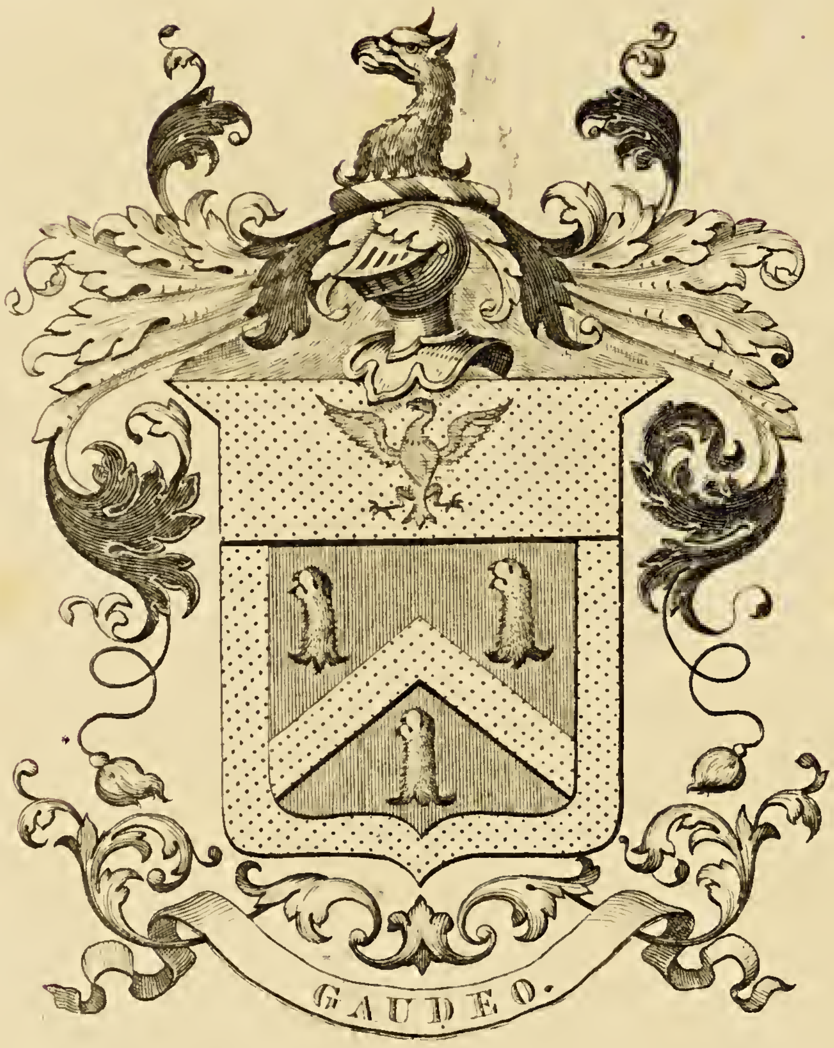
429 $1.87.



John Carter Brown.

79:189
C
X

CAMPAGNES MILITAIRES

DU

LIEUTENANT GÉNÉRAL

SIR WILLIAM HOWE,

EN

AMÉRIQUE:

D'après le Compte rendu par lui-même dans un Committé de la Chambre des Communes le 29 Avril 1779: Et d'après les OBSERVATIONS *qu'il a publiées contre les lettres à un Gentilhomme.*

à ROTTERDAM,
Chez BENNET & HAKE, Libraires,
MDCCLXXXI.

JOHN CARTER BROWN

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Il eſt peu de nations en Europe qui ne prennent intérêt au ſoulevement des colonies Américaines. Cette guerre qui ne paraiſſait d'abord qu'une diſpute légere entre la mere & les enfans, a pris un caractere plus impoſant par la prétention des derniers à l'émancipation. La mere ſoutient qu'ils n'ont pas encore atteint l'âge requis, les enfans ont eu recours à la force pour prouver leur droit; & la querelle, ſoutenue, pendant pluſieurs années, avec des ſuccès balancés des deux côtés, a déjà entraîné deux autres puiſſances Européennes qui n'ont de relation avec les Américains ſeptentrionaux que par l'interêt qu'elles prennent à leur indépendance. La plupart des autres nations maritimes de l'Europe, mues par le même in-

térêt, viennent de former une confédération redoutable qui, ſous le prétexte ſpécieux de rétablir la liberté des mers & de la navigation, tend directement à favoriſer les Ennemis de la Grande-Bretagne. De toutes ces nations, ou neutres ou entraînées indirectement dans la guerre, il n'en eſt, peut-être, aucune qui ſoit plus intéreſſée à ſon iſſue que la République des Provinces-Unies des Pays-bas. Il eſt vrai que l'Etat & les particuliers ont été fortement diviſés ſur cet article : mais les nuages des préjugés & de l'eſprit de parti ſe ſont évanouis à la longue : Et les plus ardens partiſans de l'Angleterre ſont obligés de confeſſer aujourd'huy que ſa conduite paſſée & préſente force tout le monde à craindre ſes ſuccès plus qu'à les déſirer. En un mot, dans l'état où ſont actuellement les eſprits, on eſt beaucoup moins inquiet ſur la juſtice que ſur l'iſſue de cette guerre.

En jettant les yeux ſur l'Amérique, on craint, ou qu'elle ne ſoit obligée de céder à la force des armes Britanniques ou que ſuccombant ſous les calamités d'une guerre ſi lon-

gue & ſi onéreuſe, elle n'accepte des articles de conciliation de la mere-patrie. Ces deux objets ſont en effet de la plus grande importance; & comme on ne ſait preſque rien ſur ce point que par les pamphlets dont l'eſprit de parti inonde l'Angleterre, il n'eſt pas étonnant que les perſonnes les plus avides de s'inſtruire n'aient eu juſqu'à préſent que des notions fauſſes ou imparfaites. Vingt fois les Anglais ont bercé les autres nations de l'idée & ſe ſont flattés eux-mêmes de l'eſpérance, de mettre une prompte fin à ces troubles. Voilà plus de ſix ans qu'ils ſe conſument en eſpérances & en promeſſes; & cette conquête ou réconciliation déſirée eſt encore moins avancée actuellement qu'elle ne l'était le premier jour.

Quelles ſont les cauſes de ces jugemens toujours trompeurs & toujours trompés? J'en rencontre trois: 1° C'eſt que cette Amérique ſi facile à conquérir eſt en effet un pays inconquérable: *2° C'eſt que ces Américains qu'on nous peignait comme entraînés malgré eux dans la rébellion & ſoupirant pour la*

réunion avec l'Angleterre, ſont en effet des hommes aliénés à jamais de la mere-patrie, courant à l'indépendance par un reſſentiment implacable & des principes fixes & inaltérables: 3° C'eſt que cette Angleterre, ſi puiſſante & ſi riche, n'a jamais été en état de faire des efforts proportionnés à ſes projets & qu'ajoutant tous les jours à la maſſe des dettes qui l'accablent & au nombre des ennemis qui affaibliſſent ſes forces en les diviſant, elle eſt de plus en plus hors d'état de recouvrer les colonies qui ſont échappées de ſes mains.

Voilà les obſervations qui s'offrent à celui qui lira, avec jugement & impartialité, la défenſe que le Général Howe a donnée de ſes opérations militaires. On ne trouvera point ici les ſpéculations chimériques d'un Nouvelliſte Européen, ni les déclamations virulentes d'un homme à parti; c'eſt une diſcuſſion modeſte, froide, raiſonnée, & appuyée ſur des faits authentiques. En un mot c'eſt le récit d'un Général célebre par ſes talens & même par de brillantes victoires. On voit, il eſt vrai, que, dans plu-

ſieurs points délicats, la prudence lui ferme la bouche: mais ce que la néceſſité de ſe juſtifier contre de vils détracteurs lui fait dire, doit ſuffire aux eſprits pénétrans. Dans le tems où la fermentation était la plus violente en Angleterre contre lui, on ne parlait de rien moins que de lui faire porter ſa tête ſur l'échaffaut. Il a donc été obligé, ſinon de reveler du moins de laiſſer entrevoir bien des choſes qu'il importait au cabinet de Londres de tenir ſecretes. Dès qu'il eût fait ſon expoſé, ſans fiel, ſans emphaſe, & qu'on eût entendu les témoignages qu'il réclamait, tout s'évanouit; & s'il n'eſt pas rentré dans les dignités, c'eſt que, dans les cours, on ne pardonne jamais à ceux que l'on a offenſés.

On trouvera dans ces deux pieces beaucoup de détails qui n'intéreſſent que certains particuliers: mais comme c'eſt un document authentique, que les contemporains & la poſterité pourront conſulter en voulant apprendre ou retracer la grande révolution qui s'opere en Amérique, nous n'a-

vons pas ôſé les mutiler: nous en avons donné une traduction fidele & complette.

On y trouvera bien des obſervations particulieres ſur la tactique & la navigation dans ces contrées lointaines: elles plairont ſurement aux perſonnes du métier.

Enfin les nations neutres ſont en état d'avoir des informations importantes & certaines ſur les affaires de l'Amérique.

Ceux qui ont fait des remarques ſur cette guerre, trouveront ici l'enchaînement & les raiſons de pluſieurs événemens qui leur paraiſſaient diſparates & contradictoires.

Pour la commodité des différens lecteurs, nous avons cru devoir faire imprimer en italiques *certains paſſages de la plus grande importance, & les plus propres à faire remarquer au premier coup d'œil, la nature particuliere de cette guerre, le plan de ceux qui l'ont conduite, les forces de l'Angleterre, les diſpoſitions & les reſſources des Américains.*

A Amſterdam ce 25 *Novembre* 1780.

CAMPAGNES MILITAIRES

DU

LIEUTENANT GÉNÉRAL

SIR WILLIAM HOWE,

DANS

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

d'après le Compte rendu par lui même &c.

En jettant un coup-d'oeil ſur les circonſtances particulieres de ma ſituation, on ne me taxera pas de préſomption de ſouhaiter l'indulgence du Committé pendant le tems où je dois abuſer aujourd'huy de ſa patience. La répugnance que les Miniſtres de ſa Majeſté (au moins dans cette Chambre) ont té-

moignée de s'expliquer ſur les tranſactions de la guerre de l'Amérique durant mon commandement, quoiqu'ils euſſent en main tous les documens néceſſaires & même les ſeuls ſur les quels on pouvait former un jugement, m'engagerent à propoſer en motion que ma correſpondance avec le Sécretaire d'Etat pour le département d'Amérique fût expoſée devant vous. Les particularités les plus eſſentielles de ma conduite, les raiſons d'après lesquelles j'ai opéré, les plans que j'ai ſuggérés & exécutés, tout cela ſe trouve dans cette correſpondance; ainſi ceux qui auraient combiné le tout d'après la liaiſon naturelle & réguliere des dates & des événemens, pourront trouver peu néceſſaire le détail où je me propoſe d'entrer. Mais je ne ſaurais me flatter que les papiers aient été examinés avec une attention auſſi minutieuſe; je n'ôſerais même ſuppoſer que toutes les circonſtances de la guerre d'Amérique aient été examinés avec une intention particuliere de juſtifier la conduite de celui qui commandait l'armée. Et c'eſt, Monſieur, avec cette intention particuliere que je comparaîs maintenant. Je ne prétends point mettre en queſtion ſi cette guerre eſt de la juſtice ou de la bonne politique. Je ne prétends point mettre en queſtion la

bonté des mesures qui ont été formées, abandonnées, ou poursuivies par le ministere Britannique. Je n'ai, actuellement, d'autre objet que d'expliquer ma propre conduite.

Les traits, que la critique a lancés contre moi, sont en grand nombre. Les représentations infideles & les argumens erronés de mes ennemis ont fait une forte impression sur des esprits trop prompts à décider; pendant que l'ignorance de l'état réel des choses laissait flotter dans le doute les personnes exemptes de préjugés. Les seuls qui pouvaient me rendre justice, sont restés dans le silence; je ne puis donc en appeller qu'au jugement de ce Committé & à l'impartialité de ma patrie en général; car je me flatte de l'espérance d'une ample justification.

Dans la multiplicité des affaires dont j'ai été chargé, durant le cours d'un Commandement si grand & si étendu, il serait bien singulier qu'on ne découvrît aucune faute; mais j'espere qu'on n'en trouvera aucune qu'on puisse soupçonner être provenue d'un défaut de zèle ou d'activité. Dans toutes les transactions militaires, & particulierement *en Amérique où la nature de la guerre est, à tous égards,*

ſans exemples qui puiſſent diriger un Général, le plus heureux doit être celui qui fait le moins de fautes.

Les faits ſur leſquels je deſire pouvoir fixer l'attention du Committé & dont les papiers expoſés ſur table rendent témoignage, ſont;

1o. Que je n'ai pas négligé de faire paſſer, de tems en tems, aux Miniſtres pour le département de l'Amérique, toutes ſortes d'informations, ainſi que mes obſervations particulieres, relativement à la conduite de la guerre.

2o. Que je n'ai pas manqué de donner mon opinion ſur ce qu'il paraiſſait poſſible de faire, avec les ſecours demandés ou attendus d'Europe & avec les forces qui ſe trouvaient ſur les lieux en différents tems.

3o. Que mes plans ont été mis à exécution avec autant de précifion qu'on pouvait en attendre de la nature des opérations militaires.

4o. Que je n'ai jamais flatté le miniſtere d'eſpérances précoces de voir la guerre ter-

minée dans une des Campagnes, avec les forces qui jamais ont été sous mon commandement.

Je demanderai actuellement la permission de faire au Committé le récit fastidieux des opérations essentielles de la guerre, propres à le mettre en état de prononcer avec impartialité sur ma conduite générale, à détruire des opinions mal-formées sur des événemens particuliers & propres aussi, à l'aide de quelques remarques telles qu'elles se présentent sur différens passages de la correspondance, à éclaircir la vérité des faits énoncés.

L'évacuation de Boston fut le premier événement important, depuis ma nomination au commandement des forces de sa Majesté dans l'Amérique septentrionale.

Le 9e Novembre 1775, je reçus une lettre de Sécretaire d'Etat, datée du 5e Septembre, avec ordre d'abandonner cette ville avant l'hiver, & de faire transporter l'armée à New-Jork ou dans quelque autre place au Sud: Il est vrai que j'avais déjà, dans une lettre écrite le 9 Septembre à sa Seigneurie, exposé en général mes raisons sur la difficulté d'ouvrir la Campagne de Boston. L'arri-

vée tardive de cet ordre & le manque des choſes néceſſaires au tranſport, rendirent impraticable le voyage des troupes juſqu'au 17 du mois de Mars ſuivant ; ce fut alors que je m'embarquai j'avais alors environ ſix mille hommes d'ordonnance & propres au ſervice, & environ 900 malades.

On n'a pas inſinué que, dans cette évacuation, il ſoit arrivé rien de flétriſſant pour les armes de ſa Majeſté (*a*). Ma lettre du 21 Mars 1776 contient les raiſons que j'ai eues de tranſporter l'armée avec tout ſon attirail embaraſſant à Halifax, préférablement à toute autre place. Dans l'idée que ces raiſons ſont

(*a*) Dans l'Examen du Général Robertſon (un des témoins appellés par Lord George Germain) on entreprit de prouver qu'une quantité conſidérable de marchandiſes de laine & de fil propres à ſervir aux Rébelles, avait été laiſſé à Boſton, à l'évacuation de cette ville, quoique j'euſſe pu emporter le tout. Mais quoique le Général fût d'opinion que ces effets euſſent pu être tranſportés avec l'armée, c'étoit ſimplement dans l'idée, provenue d'un bruit public, ſavoir que l'on aurait pu les emporter; ſi les effets deſtinés au tranſport euſſent été bien rangés; car il avouait que nous étions dans une grande diſette de navires, & que nous primes tous les bâtimens qui pouvaient aller en mer.

ſatisfaiſantes, je ne veux point ennuyer le Committé par des explications ulterieures; je me borne à dire que l'armée tira de grands avantages d'avoir été dans cette place, non ſeulement à cauſe des rafraîchiſſemens dont elle avait beſoin, mais encore à cauſe de la facilité d'être exercée en ligne de bataille, partie importante de la diſcipline militaire à laquelle nous n'avions pu nous livrer juſqu'alors. Je puis encore ajouter que les troupes rendirent des ſervices très importans à Halifax, en conſtruiſant des redoutes & d'autres gros ouvrages pour la défenſe de la ville & du Chantier, travaux que la garniſon n'aurait pu exécuter.

Mes lettres continuent à montrer comment on diſpoſa de l'armée, avant la deſcente dans le Long-Iſland, pendant qu'on attendait l'arrivée des troupes d'Europe, & de l'expédition dans la Caroline méridionale. Comme je ne me rappelle pas que, dans la multitude de brochures publiées contre moi, on m'ait fait des reproches relatifs à ce tems là, je me contenterai de remarquer que, par les inconvéniens de l'extrême chaleur, on n'aurait gueres pu entreprendre des opérations vigoureuſes; & ces opérations n'auraient pu man-

quer de causer beaucoup de maladies dans les troupes.

Qu'il me soit permis de dire ici que, quoique, pour épargner du tems au Committé, j'omette plusieurs transactions de la guerre, je ne laisse pas de consentir à résoudre tous les doutes que les membres du Committé peuvent entretenir, relativement aux circonstances qui n'ont pas encore été touchées ni suffisamment éclaircies. Je me hâte de passer à l'action de Bedford Long-Island, le 27 Août, 1776; car l'on a tiré avantage d'un paragraphe de ma lettre publique du 23 Septembre pour en faire contre moi un de plus violens articles d'accusation. Voici ce paragraphe. ,, Si l'on eût permis aux troupes d'aller plus ,, avant, je crois qu'elles auraient emporté ,, les redoutes; mais comme il y avait apparence que nous pouvions gagner les lignes ,, à bon marché, par des approches régulières, je ne voulus pas risquer la perte qu'aurait coûté un assaut, & je donnai ordre ,, de rebrousser vers un chemin creux, au ,, front des ouvrages, hors de la portée du ,, fusil."

Je veux bien avouer que j'ajoutai ce para-

graphe pour donner de l'ardeur des troupes la même idée qu'elles m'inſpirerent à moi-même dans cette occaſion. Mais je ne puis encore concevoir d'où l'on a pu ſuppoſer que les lignes emportées de force auraient été ſuivies de la défaite de l'armée des Rébelles. Voici le fait. —— Les Rébelles avaient un corps poſté au front des lignes, pour ſe garantir contre une attaque de Flat-Bush, & d'un chemin plus bas à leur droite. Les troupes furent défaites avec une perte conſidérable. Le reſte de ce détachement était poſté derriere les lignes, le corps de l'armée étant alors dans l'York-Iſland; de ſorte qu'en admettant que les ouvrages euſſent été forcés le jour de l'action, le ſeul avantage que nous aurions gagné, eût été la deſtruction de quelques hommes de plus; car la retraite de la plus grande partie aurait été aſſurée par les ouvrages conſtruits ſur les hauteurs de Brooklyn, à l'oppoſite de New-York & leur embarquement couvert par quantité de batteries flottantes.

D'un autre côté le devoir le plus eſſentiel que je devais avoir à cœur, était de ne pas hazarder inutilement les troupes de ſa Majeſté, quand l'objet n'était pas de grande im-

portance. Je ſavais très bien que toute perte conſidérable, faite par l'armée, ne pouvait être reparée avec facilité ni célérité. Je ſavais auſſi qu'un des grands moyens de gagner la confiance d'une armée, (confiance ſans laquelle un Général eſt dans une criſe périlleuſe) conſiſte à ne point expoſer les troupes, quand, dis-je, l'objet n'eſt pas d'une grande importance. Ainſi dans le cas où nous étions, d'après la certitude que nous avions de gagner ces lignes en peu de jours, en ouvrant la tranchée, permettre l'attaque en queſtion eût été téméraire & même criminel. La perte de mille ou peut-être de quinze cens hommes de troupes Britanniques qu'il nous aurait coûté pour emporter ces lignes, n'aurait pas été reparée, quand même l'ennemi aurait perdu le double, ſi même l'on peut ſuppoſer qu'on lui eût cauſé ce dommage.

La néceſſité des préparatifs & l'érection des batteries pour faciliter la deſcente dans l'Iſle de New-York & l'attaque des ouvrages de l'Ennemi à Horens-hook, nous occuperent juſqu'au 15 de Septembre, on prit alors poſſeſſion de New-York, comme il appert par ma lettre du 21 Septembre, 1776.

Depuis ce tems jusqu'au 12 d'Octobre nous fumes occupés à fortifier les hauteurs de Macgowan-pass jusqu'à la riviere du Nord, environ à deux milles des retranchemens les plus avancés de l'Ennemi & à nous emparer de Paulus-hook. Il fut aussi nécessaire d'employer du tems à faire des informations sur la surface du pays dont nous devions nous emparer, en supposant que l'Ennemi se retirerait de Kings-bridge. Il était nécessaire de se retrancher sur la hauteur dont j'ai fait mention, afin de couvrir New-York en l'absence du corps de l'armée. Mes lettres publiques du 23, 24 & 25 Septembre indiquent toutes ces particularités.

Quant à la connaissance du pays, si nécessaire avant d'opérer hors de la ville de New-York, je demande la permission d'exposer les difficultés que nous éprouvames à cet égard durant le cours de la guerre. *Le pays est tellement entre-coupé de bois, de marais & de criques qu'il n'est pas possible d'en avoir la moindre connaissance, que d'un poste à l'autre, ou par les récits qu'on peut recueillir des habitans absolument ignorans dans les descriptions militaires.* Ces circonstances ne pouvaient manquer de causer des délais dans nos mouvemens.

Je dois encore ajouter ici que *je ne trouvai pas les Américains auſſi bien diſpoſés à nous joindre & à ſervir que l'on me l'avait fait eſpérer.* Ainſi je regardai les progrès ultérieurs que nous pouvions faire, comme précaires; & je ne vis aucun jour à finir la guerre cette Campagne. Je fis part de ces idées au Sécretaire d'Etat dans les lettres que j'ai mentionnées.

Depuis le 12 Octobre, jour où l'armée débarqua à Frogs-neck, juſqu'au 21 du même mois, nous fumes employés à ramaſſer des munitions & proviſions, à tranſporter les dragons, la ſeconde diviſion des Heſſois, les voitures & les chevaux pour le tranſport des proviſions, de l'artillerie, des munitions & du bagage. On n'avait pu ſe diſpenſer d'employer quatre ou cinq jours à la deſcente au Frogs-neck, au lieu d'aller une fois à Pell's-point, ce qui aurait été une démarche imprudente, attendu qu'on n'aurait pu l'exécuter, ſans bien des riſques inutiles.

Le 28 Octobre fut donnée la bataille dans les plaines blanches (White-plains). On a affirmé que, pour n'avoir pas attaqué les lignes le jour de l'action, je perdis l'occaſion de

détruire l'armée rébelle; on a dit aussi que j'aurais pu couper la retraite de l'Ennemi par le Croton Bridge. Messieurs, il fut effectivement question de donner un assaut sur la droite de l'Ennemi, qui était opposée aux troupes Hessoises. Le Committé doit m'en croire, lorsque je l'assure que *je n'ai point d'autres raisons que des raisons politiques d'éviter* de dire pourquoi cet assaut ne fut pas donné. Dans un examen minutieux, ces raisons pourraient, s'il était nécessaire, être exposées devant la barre. Cependant, si cet assaut eût été donné & les lignes emportées de force, l'Ennemi se serait retiré sans beaucoup de perte; & je ne sache pas que nous ayons eu aucune voie pour leur couper la retraite par le Croton-bridge. Je ne puis concevoir sur quoi cette idée pourrait être fondée. En forçant les lignes, nous aurions indubitablement, gagné un avantage plus brillant, des bagages & des provisions; mais nous n'avions aucune raison d'imaginer que l'armée des rébelles eût pu être détruite. Ils avaient à leur arriere garde un terrein tel qu'ils pouvaient le désirer pour assurer leur retraite, qui paraissait être en effet leur principal objet. Et je n'hésite pas de confesser que si je pouvais, par une manoeuvre déloger l'Ennemi d'un poste avantageux, sans

courir les risques d'une attaque, au cas que l'avantage à gagner ne serait pas proportionné à la perte d'hommes qu'une pareille entreprise pourrait couter, j'adopterai certainement une conduite aussi prudente, dans l'espoir de rencontrer mon adversaire dans une position plus égale.

Il est tems de reprendre le fil de mon récit. — On voit dans ma lettre publique du 30 Novembre un détail des procédés ultérieurs de l'armée, jusqu'à l'arrivée de Lord Cornwallis à Brunswyk dans les Jerseys; on y trouve la prise du fort Washington, ensuite apelé Fort Knyphausen. Je n'ai garde d'ennuyer le Commité par d'autres particularites sur cette époque. Mais je dois dire que j'aurais été extrêmement blâmable, si j'avais donné ordre au noble Lord de suivre les Ennemis au de là de Brunswyk, lorsqu'il n'avait pas encore été joint par tout son corps.

J'en appelle à ma lettre publique du 20 Décembre pour le récit des progrès de ce corps jusqu'au 14 de ce mois, lorsqu'il vint se cantonner dans les places que j'esperais qu'il aurait pu conserver. Mon premier dessein était de prendre Brunswyk pour la gauche & Eli-

zabeth-town ou Newark pour la droite de ces cantonnemens: & la raiſon qui m'engagea à m'étendre juſqu'à Trenton était qu'un nombre conſidérable d'habitans accoururent en armes, pour jouir du bénéfice de la proclamation des Commiſſaires du 30 de Novembre. Je pris ſur moi de riſquer ce poſte ſous le commandement d'un brave officier, ſécondé du Colonel Donop qui était à Borden-town, à cinq milles de là, avec un puiſſant détachement. Les deux poſtes furent pris par neuf battaillons, la cavalerie Heſſoiſe, & une partie du 16 régiment de l'infanterie légere, faiſant en tout plus de 3000 hommes aidés de ſeize pieces de Campagne. L'infanterie légere de l'armée, une brigade d'infanterie & quelques dragons furent poſtés à Prince-town, dans une chaîne de Cantonnemens, à douze milles de Trenton.

Mais l'on m'a objecté que je n'aurais pas dû confier le poſte important de Trenton aux troupes Heſſoiſes. Ma réponſe, ſi elle eſt bien compriſe, paraîtra, je penſe, ſatisfaiſante. Les militaires l'entendront certainement. La gauche était le poſte des Heſſois rangés en ligne; & ſi je l'avais alors changée, je leur aurais fait un affront, puiſqu'on conſer-

vait dans les cantonnemens la même ſituation que dans les camps. Cela pouvait faire naître des jalouſies entre les troupes Heſſoiſes & Britanniques; & il était de mon devoir de les prévenir avec ſoin.

Le Colonel Donop, qui commandait les deux poſtes, était parfaitement ſatisfait de ſa ſituation; ainſi que le Colonel Rhall. Tous deux furent informés à tems de l'attaque projettée; le nombre des ennemis, ſuivant des informations plauſible, ne montait pas à plus de trois mille; & ſi le Colonel Rhall eût ſuivi l'ordre que je lui envoyai d'élever des redoutes, je ſuis aſſûré que ſon poſte n'eût pas été pris.

Je voudrais demander à ceux qui attaquent cette diſtribution, à quoi les troupes Heſſoiſes pouvaient être mieux employées qu'à la défenſe d'un poſte? Dans la derniere geurre elles avaient la réputation de n'être inférieures à aucunes des troupes du Prince Ferdinand; & je leur ferais fort ſi je ne diſais qu'elles ſe diſtinguaient par leur diſcipline en Amérique. Deux de ces mêmes bataillons avaient ſervi en Allemagne avec beaucoup de gloire; & toute la brigade commandée par le Colonel

nel Rhall venait de donner une nouvelle preuve de sa bravoure à l'attaque du fort Knyphausen.

La possession de Trenton était d'une grande importance ; si nous l'avions conservé, nous aurions couvert la plus grande partie du pays à l'Est de Prince-town, y compris tout le Comté de Monmouth où j'avais raison de croire qu'il y avait beaucoup d'habitans fideles: nous aurions encore été si près de Philadelphie, que nous aurions sans doute pu nous en emparer pendant l'hiver : j'avoue, cependant, que j'avais bien des raisons de douter si ces mesures eussent encore été convenables dans ce tems là.

Mon principal objet, en étendant si loin mes cantonnemens, était de donner de la protection aux habitans, pour qu'ils sentissent la différence entre le gouvernement de sa Majesté & celui des chefs de la Rébellion. Car, quoiqu'il y ait des personnes qui me condamnent pour avoir cherché à gagner l'affection des sujets rébelles de sa Majesté, en employant tous les moyens de prévenir la destruction du pays, au lieu de les irriter par des procédés contraires, je ne laisse pas, pour bien des rai-

ſons, de penſer, avec ſatisfaction, du fond de mon cœur, que j'ai contribué, à cet égard, à l'avantage du ſervice du Roi. Je ſais que le Miniſtere lui-même a été dans un tems de la même opinion; & d'après une circonſtance ſur laquelle il n'eſt pas actuellement néceſſaire d'inſiſter, il eſt certain que je n'aurais pu m'autoriſer à en eſpérer des ſecours, ſi j'euſſe été porté à agir avec beaucoup de rigueur. Si, dans la ſuite, on n'eût pas *jugé de la bonne politique de changer le plan de cette guerre en portant indiſtinctément le dégat & la déſolation dans le pays*, & ſi l'on m'avait jugé un inſtrument propre à l'exécution d'un tel plan, je préſume que les Miniſtres ſe feraient ouvertement expliqués & m'auraient envoyé des ordres clairs & formels. *Des meſſages équivoques, des demi-ſignes, des conſeils ſourds portés à travers l'immenſe étendue de l'Allantique, & de nature à être avoués ou déſavoués à plaiſir ſuivant les circonſtances, n'auraient été que de miſérables ſauve-gardes pour l'honneur & la conduite d'un Commandant en chef.*

Je retourne à mon récit. —— Avant la perte de Trenton, j'avais détaché le Général Clinton avec ſix mille hommes pour s'emparer de l'Iſle de Rhode; & le ſuccès de cette expé-

dition eſt expoſé dans ma lettre publique du 20 Decembre 1776. C'était un point important dans le plan général des opérations. Et je demande ici la permiſſion de porter l'attention du Committé ſur ma lettre particuliere du 30 Novembre 1776, où ſe trouve expoſé mon premier plan pour la Campagne prochaine avec les forces requiſes pour terminer, *s'il était poſſible*, la guerre dans une année. Je propoſai de faire agir dix mille hommes du côté de l'Iſle de Rhode & de pénétrer à l'Eſt dans le pays vers Boſton, laiſſant deux mille hommes dans l'Iſle de Rhode, dix mille dans la Province de New-York pour monter la riviere du Nord juſqu'à Albany, cinq mille hommes pour la défenſe de l'York-Iſland & de ſes dépendances, huit mille pour couvrir Jerſey & tenir en échec l'armée de Washington en portant l'alarme dans Philadelphie que je propoſai d'attaquer en Automne ainſi que la Virginie, pourvu que le ſuccès des autres opérations eût permis d'y envoyer des forces proportionnées. Nous aurions reſervé pour l'hiver l'attaque de la Caroline méridionale & de la Georgie. Mais pour mettre ce plan à exécution, j'informai ſa Seigneurie qu'il me faudrait abſolument un renfort de dix vaiſſeaux de ligne, de quinze mille hom-

mes d'ordonnance & d'un bataillon d'artillerie. D'après ce calcul j'aurais eu probablement ſous mon commandement une armée de trente cinq mille hommes effectifs, pour lutter avec cinquante mille que le Congrès avait votés pour la Campagne prochaine, ſans comprendre les nombreux corps de milices que l'on aurait levées au moindre avis. Je n'oubliai pas de mentionner l'opinion répandue dans le peuple par ſes chefs qui lui donnaient les plus fortes aſſurances d'être aſſiſté de ſecours étrangers ; & le bruit ſemé que le Docteur Franklin était allé en France pour ſolliciter les ſecours de cette puiſſance.

Cette lettre du 30 Novembre fut reçue par le Sécretaire d'Etat le 30 Décembre. Le 9 Mars 1777 je reçus la réponſe de ſa Seigneurie en date du 14 Janvier. Il eſt à obſerver que cette réponſe n'était point déciſive. La détermination relative à mon plan fut renvoyée juſqu'à l'arrivée de ma lettre ſuivante, & le Major Balfour, un de mes Aides de camp, alors en Angleterre, devait m'apporter une prompte déciſion. Ma demande, comme je viens de le dire, était de 15,000 hommes d'ordonnance pour faire monter l'armée juſqu'à 35,000 hommes ef-

fectifs. Le noble Lord, dans la lettre que je viens de citer, efpere de pouvoir augmenter l'armée fous mon commandement à près de 35,000 hommes; & il fe propofe cependant de ne m'envoyer que 7,800 hommes. Je crains de ne pouvoir rendre d'autre raifon d'un calcul fi mal faifi qu'en fuppofant que fa Seigneurie a compté nos malades & nos prifonniers chez les Rébelles, comme faifant partie des vraies forces effectives de l'armée; cette méprife me paraît d'autant plus étonnante que ma demande était fpécifiquement pour quinze mille hommes d'ordonnance, propres à fervir. Sa Seigneurie déclare en outre qu'il n'eft pas en fon pouvoir de me fournir l'augmentation d'un batallion d'artillerie. Si quelque chofe eût pu me confoler d'avoir ainfi été trompé dans mon attente, c'était le ton d'affurance avec lequel on ajoutait qu' „ *envain les Rébelles avaient été bercés de l'efperance d'être affiftés de fecours étrangers*, *que fa Seigneurie avait grande raifon de croire que le Docteur Franklin ne ferait pas en état de leur procurer aucun fecours public.*"

Pendant le tems où je doutais fi les puiffans renforts que j'avais demandés, arriveraient à tems pour l'exécution du vafte plan

que j'avais exposé dans ma lettre du 30 Novembre, 1776, je fut instruit par des informations qui me parurent dignes de foi, que la réduction de la Pensylvanie était praticable, même dans la supposition que toutes mes forces, propres au service à l'ouverture de la Campagne, n'excéderaient pas 19,000 hommes. En conséquence, je suggérai, dans ma lettre séparée du 20 Decembre 1776, un second plan qui consistait à ouvrir la Campagne prochaine dans la Pensylvanie, & je me déterminai à l'adopter, lorsque j'appris que je n'avais à attendre qu'un renfort de 7800 hommes, un peu plus de la moitié de ce que j'avais demandé.

Je remarquai que, d'après ce plan, la marche vers Boston que j'avais proposée auparavant, devrait être renvoyée jusqu'à ce que les renforts demandés fussent arrivés d'Europe; mais comme ces opérations, peut-être le plus importantes pour la nation, pouvaient dépendre des conjonctures du moment, je priai sa Seigneurie de tracer en général les plans qu'elle jugerait les plus praticables, eû égard, soit aux forces actuelles de l'armée, soit aux renforts que je recevrais, me marquant les tems où je pourrais attendre l'arri-

vée des troupes. Cette lettre ayant été reçue en Angleterre, le 23 Fevrier 1777, ainsi longtems avant le départ du Général Burgoine, le Ministre eut toute l'occasion d'en communiquer le contenu à ce Général & de faire les changemens qu'il pouvait juger expédiens pour faire agir de concert avec les opérations projettées au Nord.

Dans l'idée qu'il était de mon devoir de ne laisser passer aucune occasion d'inculquer mes idées au Secretaire d'Etat, quoique je parusse me répéter; ma lettre particuliere du 20 Janvier 1777, était également claire & formelle. Je l'assurai qu'une autre campagne était nécessaire, car je m'apperçus que les bonnes nouvelles venues de Quebec en 1776 lui avaient fait espérer qu'il y aurait jour à terminer la guerre dans une Campagne. Je le pressai de n'envoyer un plus grand nombre de troupes. — Je lui déclarai qu'un renfort de vingt mille hommes était nécessaire; mais que quinze mille nous donneraient la supériorité; je lui indiquai en même tems mes projets sur Philadelphie pour les raisons déjà énoncées: je lui fis observer qu'une augmentation de vingt mille hommes, me mettrait en état d'y envoyer un détachement par mer,

pendant que le corps de l'armée pourrait y penetrer à travers les Jerſeys. J'obſervai d'un autre côté que des renforts légers influeraient ſur les opérations & les rendraient moins étendues. Cette lettre arriva encore en Angleterre avant le départ du Général Burgoine. On répondit aux deux lettres le 3 Mars 1777; la réponſe me fut apportée par le Major Balfour qui arriva à New-York le 8 May.

Elle contenait une entiere approbation de mon ſecond plan, ſavoir l'expédition dans la Penſylvanie; le Miniſtre avait goûté les raiſons que j'avais eues de renoncer à mon premier plan; & il les avait, diſait-il, trouvé ſolides & concluantes. Il regrette, cependant, de *ne pouvoir m'envoyer que 2,900 hommes, au lieu des renforts que j'avais demandés & même eſpérés pour faire monter l'armée à 35,000 hommes, au lieu même de 7,800 qu'il m'avait promis; ainſi ce n'était pas la cinquieme partie du nombre que j'avais demandé.* Il eſt à obſerver qu'en même tems, ſa Seigneurie, nonobstant une ſi forte réduction des renforts néceſſaires pour les opérations projettées & approuvées, recommande de tenter une vigoureuſe diverſion ſur la côte de Maſſachuſet's-Baye & de New-Hampshire, autant que le

plan général peut le permettre. Conformément aux ordres de ſa Seigneurie, nous ne laiſſâmes pas, l'Amiral & moi, de conférer enſemble ſur la poſſibilité de cette diverſion; & dans ma lettre du 3 Juin, 1777, j'informai le Sécretaire d'Etat que nous ne la trouvions pas praticable, ſans faire un tort conſidérable aux plus importantes opérations militaires que lui-même avait approuvées & qui n'étaient déjà que trop affaiblies par le défaut de forces de terre. —— *Il manquait à l'armée alors propre au ſervice*, non compris deux mille hommes de troupes provinciales, encore 14000 *hommes pour completter le nombre que j'avais demandé.*

Je vais reprendre le fil de ma correſponce. Voyant par la lettre du Sécretaire d'Etat, en date du 14 Janvier 1777, & reçue le 9 Mars ſuivant que je n'avais pas de renforts à attendre, j'abandonnai, dans ma lettre ſecrete du 2 Avril, toute idée d'opérations offenſives, excepté vers le Sud &, par occaſion, une diverſion ſur la riviere de Hudſon. J'informai le Sécretaire d'Etat qu'il n'y avait plus moyen de penſer à la partie principale du plan auparavant propoſé; qu'il fallait abandonner les Jerſeys & ſe borner à en-

vahir la Penſylvanie par mer; que dans les Campagnes précédentes, mes forces avaient été analogues aux opérations, mais que, pour la ſuivante, la néceſſité de conſerver les différens poſtes rendait l'armée trop faible pour pouvoir obtenir des ſuccès rapides, & que, dans l'impoſſibilité d'entreprendre des opérations plus étendues faute de troupes ſuffiſantes, je renonçai à l'eſpérance de terminer la guerre cette année; que, quand même les cinquante mille hommes votés en Automne par les Rébelles ne pourraient pas être levés, l'ennemi ne laiſſerait pas d'avoir en Campagne une armée nombreuſe, pour renforcer leurs troupes ſur pied, outre un bon train d'artillerie. Je lui fis paſſer en même tems, la maniere dont j'avais diſtribué l'armée pour la Campagne, ſurquoi il eſt à propos d'obſerver que *mes forces effectives*, non compris trois mille hommes de troupes provinciales, *ne montaient qu'à dix huit mille & cent hommes* (*b*).

Le noble Lord, dans la lettre qu'il me répondit, le 18 May, 1777, approuve de nouveau mon expédition en Penſylvanie; mais

(*b*) Dans ce nombre on comprend toujours les troupes d'ordonnance, propres au Service.

ce n'eſt pas le ſeul endroit qui la rend remarquable. Il déclare qu'il ne lui eſt pas poſſible de me fournir les ſecours demandés; il témoigne qu'il *eſt affligé de voir que je ne trouve pas mes forces auſſi proportionnées aux opérations de la Campagne ſuivante, qu'elles l'avaient été, ſuivant mon aveu, aux Campagnes paſſées.* Ces expreſſions méritent obſervation. On ſemble vouloir me ſurprendre dans l'aveu que mes forces répondaient aux opérations de la derniere campagne, pour pouvoir en inférer qu'elles devaient être également proportionnées aux opérations de toute autre Campagne. Et même, à préſent, ſi je ne m'étais pas expliqué ſur ce point (ce que j'ai fait, toutefois, très clairement) je penſe qu'il aurait ſauté aux yeux de tout homme moins inſtruit de ſpéculations militaires que ſa Seigneurie, que les forces qui avaient ſuffi pour s'emparer de New-York, & des autres poſtes fortifiés de l'Ennemi, ne pouvaient, après les diviſions néceſſaires pour conſerver les différens poſtes que nous avions gagnés, être également fortes pour faire de nouvelles Conquêtes. Car n'eſt-ce pas une choſe évidente que la force d'une armée doit diminuer à proportion qu'elle diminue en nombre? Et le nombre qu'on employe en campagne, ne doit-il pas diminuer à

proportion des villes, des postes ou des forts que l'on prend & qu'il faut conserver? Mais sa Seigneurie poursuit en disant que sa douleur (en conséquence de mes observations) est, en grande partie, tempérée par les avis reçus tous les jours, des extrêmes difficultés que rencontrent les Rébelles pour lever une armée qui puisse faire face aux troupes de sa Majesté. Et si, d'après la faiblesse supposée de l'Ennemi & les dispositions favorables des habitans, le Ministre prétend avoir toutes les raisons *d'attendre que mes succès dans la Pensylvanie me mettront en état de lever parmi eux des forces suffisantes pour la défense intérieure de la province*, il évite de prendre en considération particuliere, les avantages que l'on peut attendre de l'exécution heureuse du plan que je lui propose; mais il veut bien m'informer (contre mes représentations formelles & mes assertions répétées) qu'*il n'est pas dans une espérance légere de voir enfin cette malheureuse querelle terminée dans cette Campagne*. Ainsi, à toutes mes assurances positives, dérivées d'un manque déclaré de forces & du véritable état des faits, il ne répond que par le seul argument de ses espérances trompeuses, bâties sur la supposition de la faiblesse de l'Ennemi: A quelle alternative n'est pas réduit

un Commandant lorſque, après s'être plaint à différentes repriſes, de n'avoir pas des forces ſuffiſantes, le Miniſtre, livré à des informations recueillies dans ſon pays ou à des eſpérances ſuggérées par ſes craintes, lui oppoſe je ne dis pas ſon jugement, mais ſes propres conjectures; & lui dit qu'on attend encore de lui des ſuccès déciſifs? Si ce pays n'était pas aſſez puiſſant ou l'influence du Miniſtre aſſez étendue pour effectuer la levée des forces, c'était la meilleure réponſe qu'il pouvait me faire; j'en euſſe été content; & je n'euſſe pu m'en prendre à lui. Cette réponſe m'aurait délivré de la crainte que je commençais d'avoir, que mes avis n'étaient plus d'aucun poids; & qu'en conſéquence on m'avait rétiré la confiance ſi néceſſaire pour le ſoutien, la ſatisfaction & même la ſécurité de tout homme qui ſe trouve dans une ſituation où il doit répondre de ſa conduite. Si le noble Lord penſait que ma demande d'un plus grand nombre de troupes n'était pas néceſſaire, & que les forces dont j'étais déjà chargé, étaient ſuffiſantes, pourquoi n'agit-il pas avec une mâle vigueur, en nommant à ma place quelqu'autre, plus propre à remplir ces ardentes eſpérances que j'avais tâché de faire évanouir par devoir & par conviction.

Pour conserver, autant qu'il est possible, l'ordre Chronologique des faits, en parlant d'un si grand nombre d'événemens & d'écrits, je dois rapeler ici au Committé, que, dans ma lettre au Sécretaire d'Etat, le 2 Avril 1777, j'inserai la copie d'une lettre de confidence que j'écrivis, de moi-même, le 5 du même mois à Sir Guy Carleton; je dis de moi-même, parce que je n'avais pas encore reçu d'instruction ministérielle, relativement au plan de l'expédition du Nord que je pensais devoir avoir lieu cette année. On peut se rappeller que la substance de cette lettre était que je serais probablement en Pensylvanie au tems où l'armée du Nord serait prête à entrer dans la province de New-York; qu'on n'avait pas beaucoup de secours à attendre de moi pour faciliter leur approche, attendu que le défaut de forces suffisantes dans ma propre armée ne me permettrait pas d'en détacher une partie pour agir sur la riviere de Hudson au commencement de la Campagne.

Le 5 Juin je reçus la copie d'une lettre du Sécretaire d'Etat à Sir Guy Carleton, en date du 25 Mars 1777; il lui communiquait le plan de l'Expédition du Nord, ajoutant „ qu'il

„ écrirait à Sir William Howe par le premier „ paquebot."

Je dois obſerver que la copie de cette lettre à Sir Guy Carleton, qu'on me fit paſſer, n'était accompagnée d'inſtructions d'aucune ſorte ; & que la lettre qu'on devait m'écrire par le premier paquebot, & qui devait contenir probablement quelques inſtructions, ne me fut jamais envoyée.

Je vais paſſer à l'été de 1777, ſans faire mention des expéditions entrepriſes en Mars & Avril à Pecks-Kill & à Danburg.

Le progrès de notre armée dans le Jerſey étant amplement détaillé dans mes lettres expoſées ſur table, je paſſe également ſous ſilence les différens événemens qui ſurvinrent, avant l'embarquement à Staten-Iſland. Mais comme on m'a fait des reproches d'avoir quitté les Jerſeys, ſans avoir avancé pour attaquer Washington, je demande la permiſſion de dire encore quelques mots ſur cet article devant le Committé.

Pour attaquer le Général Washington dans un poſte auſſi fort, j'aurais été obligé de fai-

re un circuit confidérable dans le pays; & ne voyant aucun jour de pouvoir le forcer, je ne crus pas à propos de perdre tout le tems quil aurait fallu employer dans cette marche, pendant les chaleurs ardentes de la Saifon.

Sans m'arrêtter à cette confidération, notre retour n'aurait pu fe faire qu'à travers un pays très difficile & épuifé, où il n'y avait aucune poffibilité de conferver la communication avec Brunswyk, le feul endroit d'où nous pouvions tirer nos provifions; & les forces que j'avais dans ce tems là, ne montant qu'à onze mille hommes, je ne pouvais en ôter des détachemens fuffifans pour conferver la communication. Le mouvement que je fis avec deux Colonnes était en vue d'engager une action, fi l'Ennemi était defcendu de fon pofte & qu'il eût été tenté d'avancer vers la Delaware pour empêcher la paffage de cette riviere dans la fuppofition que j'avais intention de la traverfer. Mais, comme la pofition de ma premiere Colonne à Hilloborough devait faire naître cette idée & n'eut cependant pas l'effet défiré, je me déterminai à retourner à Brunswyk & à fuivre le plan que le Miniftre avait approuvé. Ces raifons ainfi que celles affignées dans ma lettre

tre du 5 Juilliet, 1777, me juſtifieront, j'eſpere, ſuffiſamment pour n'avoir pas attaqué le Général Washington dans cette occaſion. Je dois encore obſerver que même, longtems auparavant, dans ma lettre du 2 Avril, j'avais déclaré que mon intention n'avait pas été d'entreprendre des opérations offenſives dans les Jerſeys, à moins qu'il ne ſe préſentât quelque occaſion bien avantageuſe.

Mais l'on a demandé pourquoi je ne traverſai pas la Delaware & pourquoi je n'avançai pas par terre vers Philadelphie? A cela je réponds que manquant de moyens ſuffiſans pour paſſer une riviere ſi large, je jugeai les difficultés & les riſques trop grands, d'autant plus que les Ennemis avaient un détachement prêt à la défendre, outre leur corps d'armée qui ſe trouvait derriere moi.

J'ai déjà montré que voyant que je n'avais pas à attendre les renforts promis, j'informai le Sécretaire d'Etat qu'on ne pouvait plus penſer au plan, propoſé d'abord; qu'il fallait abandonner les Jerſeys & ſe borner à envahir la Penſylvanie par mer. Il m'était abſolument impoſſible, avec ſi peu de troupes, de conſerver le paſſage néceſſaire pour les proviſions

dans une si grandes étendue de pays. Voilà sûrement une réponse satisfaisante contre le reproche de n'avoir pas alors avancé par terre vers Philadelphie.

Dans ma lettre suivante du 7 Juilliet, 1777, j'observai que „ *la guerre se trouvait*, eû égard „ à l'augmentation de force & de puissance „ des Ennemis, *dans une perspective bien dif-* „ *férente* de la derniere campagne; *car ils a-* „ *vaient acquis des officiers beaucoup meilleurs*, „ *une augmentation de plusieurs militaires fran-* „ *çais & un train très respectable de pieces de* „ *campagne*: Que cinquante pieces de canon „ de fonte avaient été débarquées à Boston, „ & que l'armée Rébelle dans les Jerseys a- „ vait déjà un train d'artillerie de Campagne „ de quarante pieces. —— Qu'à moins que les „ Régimens Britanniques fussent completés par „ des enrôlemens & de bonnes recrues, *nous* „ *perdrions bientôt notre influence par les événe-* „ *mens casuels d'une Campagne, même sans une* „ *action générale*: qu'un corps de dix mille „ Russes, d'hommes effectifs, pourrait assurer „ les succès de la Grande-Bretagne dans une „ autre Campagne: Mais que si l'on ne pou- „ vait se les procurer, & que si nous pou- „ vions réussir cette Campagne à nous empa-

„ rer de la Penſylvanie, des Jerſeys & de la
„ province de New-York, (ce que j'avais dé-
„ jà dit devoir dépendre en grande partie
„ du ſuccès de l'armée du Nord) en ce cas,
„ *il faudrait encore beaucoup de troupes pour conſer-*
„ *ver ces conquêtes* dans la Campagne prochai-
„ ne, dans le tems où d'un autre côté *des for-*
„ *ces conſidérables feraient néceſſaires pour ſoumet-*
„ *tre les provinces du Nord; qu'il y faudrait em-*
„ *ployer trois armées* pour rendre les opéra-
„ tions efficaces: Et que, même dans l'état
„ où nous étions, vingt bataillons de trou-
„ pes reglées étaient employés pour aſſurer
„ l'York-Iſland & ſes dépendances, ainſi que
„ l'Iſle de Rhode."

On peut obſerver que je fis, de tems en tems, différentes altérations dans les plans des opérations; mais je me flatte qu'on les trouvera juſtes, autant qu'elles ont rapport à la diſtribution des troupes à l'Iſle de Rhode, à New-York & au corps principal de l'armée.

Relativement au principal corps de l'armée on demande „ s'il n'aurait pas été poſſible de
„ l'employer à une expédition plus avanta-
„ geuſe que celle que l'on fit en Penſylva-
„ nie?" —— Expédition, s'écrient quelques-

uns, qui a été la cauſe de tous les revers ſuivans: je préſume que ces Meſſieurs tâcheront de ſoutenir une ſi forte aſſertion par le témoignage des Officiers, des Officiers-Généraux, ſur les opinions deſquels ils prétendent avoir fondé leur jugement. S'il eſt quelqu'un dans ce Committé qui ait formé le même jugement d'après ſes propres ſpéculations, j'eſpere qu'il voudra me faire aujourd'hui la grace d'expoſer ſon opinion, à moins qu'il ne ſe contente de ce que je vais expoſer pour ma juſtification. En faiſant cette requête je ſais que je m'adreſſe à des perſonnes d'honneur qui ne cherchent pas une frivole accuſation, mais qui déſirent d'être ſatisfaits dans les points qui n'ont pas été ſuffiſamment expliqués.

Et quoique je puſſe ici me couvrir contre cette violente accuſation, en renvoyant à l'approbation complete ainſi qu'au conſentement du Sécretaire d'Etat; & que pour répondre à toutes les objections, j'euſſe ſeulement beſoin d'obſerver que mes raiſons d'avoir adopté ce plan ont été jugées ſolides & concluantes par ſa Seigneurie; cependant je ne refuſe point de renoncer à cette juſtification, & de me borner à défendre le mérite & la politique de cette démarche en elle-même.

„ Des perſonnes de quelque conſidération ont, à ce qu'on m'a rapporté, dit, „ que l'armée „ aurait dû avoir été conduite dans la Nou-„ velle-Angleterre;" d'autres ont affirmé „ qu'elle aurait dû remonter la riviere de Hud-„ Hudſon." Permettez-moi d'examiner la valeur de ces deux opinions, en conſidérant quelles auraient été les conſéquences, ſi l'une de ces meſures eût été adoptée.

Suppoſé, d'abord, que l'armée fût allée dans la Nouvelle-Angleterre, cette démarche aurait-elle opéré la concluſion de la guerre? Je ne le crois pas. Car il eſt ſûr que partout où notre principal corps d'armée ſe ferait tranſporté, le Général Washington y ſerait auſſi allé. Et qu'il aurait évité d'en venir à une action générale, c'eſt ce que j'ai droit d'aſſurer, non ſeulement d'après ſa conduite toujours uniforme à cet égard (en quoi je ne doute pas qu'il n'ait agi d'une maniere judicieuſe) mais encore pour cette raiſon qui ſaute aux yeux; ſavoir, qu'il n'ignorait pas que nous n'aurions pu garder aucune partie du Connecticut pendant l'hiver, excepté une ou deux places ſur la côte du Sond, poſtes qui n'auraient pas avancé le recouvrement de cette province. —— Ainſi il n'y avait dans le Con-

necticut aucun objet qui pouvait l'engager à risquer une action générale.

En outre, les *provinces de la Nouvelle-Angleterre ne sont pas seulement les plus peuplées; mais leurs milices, quand on les fait agir, sont encore les plus fermes de toutes celles de l'Amérique septentrionale:* Et il n'est pas à douter que le Général Washington, à la tête de sa grande armée, ne m'eût suivi dans un pays où les forces du Continent, encouragées par sa présence, auraient été rassemblées avec la plus grande célérité.

La perspective était bien différente en Pensylvanie. L'augmentation de forces que Washington y aurait pu recueillir, eût été peu considérable en comparaison de l'autre; & c'était avec raison que je jugeai que la défense de Philadelphie serait un objet qui attirerait toute son attention. C'était un grand inconvénient pour lui de risquer une bataille, pour conserver cette Capitale. Et comme *j'ai toujours été d'opinion que la défaite de l'armée réguliere des Rébelles est le plus sûr acheminement à la paix*, j'ai toujours poursuivi les moyens d'engager le chef à une action, dans les circonstances les moins périlleuses pour l'armée

royale: car *une victoire* même que nous aurions remportée *avec perte considérable de notre côté, aurait pû porter un échec fatal aux progrès de la guerre & même être suivie de conséquences irréparables.*

Telles furent les raisons qui m'engagerent, alors, à transporter les armes de sa Majesté dans la Province de Pensylvanie, plûtôt que dans celles de la Nouvelle-Angleterre (*a*).

Si les renforts que j'avais demandés, eussent été accordés, la Nouvelle-Anglетérre aurait eu part aux opérations générales de la Campagne, pendant que la grande armée aurait opéré au Sud. Mais un tel plan était impraticable avec une armée moins nombreuse; & j'ai déjà exposé les raisons pour lesquelles je ne pouvais conduire notre principal corps d'armée dans ces provinces, à moins que je n'eusse désiré réellement de prolonger la guerre pour mon avantage particulier; motif qui m'a été lâchement imputé par ceux qui desi-

(*a*) Je passe sous silence le calcul des forces de la Nouvelle-Angleterre, parcequ'il est impossible d'en parler avec quelque dégré d'exactitude.

rent de me ruiner, ſoit dans ma réputation militaire ſoit dans celle de probité.

La ſeconde obſervation eſt que j'aurais dû avoir monté la riviere de Hudſon, afin de faciliter l'approche de l'armée du Nord à Albany. Quelles auraient été les conſéquences de cette expédition? Avant de parvenir à cet objet, il aurait fallu emporter les forts conſtruits dans les montagnes; ce qui aurait probablement coûté la vie à un nombre conſidérable d'hommes; car ils auraient été défendus par toutes les forces du Général Washington. Suppoſons encore que ces forts euſſent été emportés, qu'aurait fait l'Ennemi? Une de ces deux choſes: ou il ſe ſerait mis entre la Nouvelle-York & moi ou entre moi & l'armée du Nord. Je penſe que, dans aucun de ces deux cas, nos efforts ſur la riviere de Hudſon n'auraient pu, *à raiſon des grandes difficultés pour pénétrer dans un pays ſi fort*, être couronnés du ſuccès, aſſez à tems pour pouvoir prendre Philadelphie cette Campagne. En admettant même que j'euſſe à la fin atteint Albany, qu'aurais-je gagné, après avoir employé la Campagne à ce ſeul objet; n'ayant pas droit d'eſperer d'empêcher le Général Waſhington avec la grande armée

Américaine de faire aucune opération de ce côté.

Quand je confidere combien les réflexions qu'on a faites fur ma conduite & fur les motifs de cette conduite, ont été minutieufes & odieufes, on ne regardera pas comme abfurde que je dife, que fi j'euffe adopté le plan de monter la riviere de Hudfon, on aurait publié que j'avais perdu cette Campagne, ayant une armée confidérable fous mon commandement, uniquement pour affurer la marche de l'armée du Nord, qui aurait pu fe fuffire à elle-même, pourvu que j'euffe fait une diverfion en fa faveur, en attirant au Sud le corps d'armée commandé par Washington. Mes ennemis n'auraient-ils pas été plus loin? N'auraient-ils pas infinué qu'alarmé des fuccès rapides que l'Honorable Général avait droit d'attendre de la réduction de Ticonderoga, j'étais venu, par jaloufie, lui ravir une partie de fa gloire qu'autrement il aurait cueillie toute entiere? Et qu'il me foit permis d'ajouter; les Miniftres ne vous auraient-ils pas dit, comme ils l'auraient pu vraiment, que j'avais agi fans leurs ordres ni leurs inftructions; que le Général Burgoine était chargé de fe frayer fa propre route jufqu'à Albany & qu'ils a-

vaient confié à ſon commandement des troupes ſuffiſantes pour effectuer cette marche? Ne vous auraient-ils pas renvoyé au plan original & fixe de cette expédition (qui ſe trouve parmi les papiers expoſés ſur table) pour prouver que je n'avais jamais eu l'idée de lui donner des ſecours. Et ne ſe ſeraient-ils pas empreſſés de faire croire à la Chambre que ſi quelque doute s'était élevé dans leur eſprit ſur le ſuccès d'un plan ſi bien digéré, ils m'auraient, dès les commencemens, mis de la partie, & envoyé des inſtructions formelles, pour agir en conſéquence?

Ayant, à préſent, avec aſſez d'étendue & j'eſpere, d'une maniere ſatisfaiſante, parlé de ces deux plans, que quelques perſonnes ont jugé qu'on aurait dû adopter, je retourne au ſeul, qui, ſuivant mon opinion, aurait pu l'être convenablement. Après les délibérations les plus profondes & de fréquentes conférences avec l'Amiral, avec Lord Cornwallis & les Officiers Généraux, après avoir péſé toutes les circonſtances de toutes les opérations poſſibles, après les concluſions les plus probables fondées ſur les meilleures intelligences, que le Général Washington me ſuivrait; je me déterminai à pourſuivre le plan qui devait

faire la diverſion la plus efficace en faveur de l'armée du Nord, dont les ſuites faiſaient eſpérer les plus importans ſuccès & que le Sécretaire d'Etat en Angleterre & moi, d'après mon jugement particulier ſur les lieux, avions finalement approuvé.

Il ne s'agiſſait pas d'une ſeule province; c'était de trois dont j'eſpérais que nous pourrions nous emparer vers la fin de l'an 1777. Le premier objet était Philadelphie, ville d'où les Rébelles tiraient la plus grande partie de leurs proviſions par la riviere de la Delaware: —— C'était la Capitale de la Penſylvanie. —— C'était même, alors, la Capitale & la réſidence du Congrès de l'Amérique Septentrionale, ſituée dans une des provinces les plus fertiles: c'était le lieu où reſſortent les trois Comtés inférieurs ſur la Delaware. Outre la Penſylvanie, je jugeais que l'arrivée de l'armée du Nord à Albany nous procurerait la province de New-York & des Jerſeys; & je me flattais que tous ces événemens conduiraient à faire terminer heureuſement la guerre.

Je commençai l'embarquement de bonne heure au mois de Juilljet 1777. Je ſouhai-

tai, cependant, de refter jufqu'à ce que j'euffe vu arriver d'Europe Sir Henri Clinton, qui devait commander à New-York en mon abfence; & jufqu'à ce que j'euffe appris quelque chofe des progrès de l'armée du Nord. Sir Henri Clinton arriva le 5 Juilliet, & le 15, je reçus un exprès du Général Burgoine qui m'apprenait, en me parlant de fes fuccès à Ticonderoga, ,, que fon armée était en bon-
,, ne fanté & que Ticonderoga ferait gardé
,, par une garnifon venue du Canada, ce qui
,, lui laifferait toutes fes forces pour des opé-
,, rations ultérieures." Je lui dis, dans ma réponfe, que j'attendais que le Général Washington me fuivrait en Penfylvanie; mais que fi, contre mon attente, il allait vers le Nord, je ferais bientôt à fa pourfuite. Il eft encore à propos de faire ici attention aux inftructions que je laiffai à Sir Henri Clinton & à plufieurs des lettres fuivantes que j'écrivis à ce Général. Comme je n'en envoyai pas de copies au Sécretaire d'Etat, elles ne font pas fur table; mais je les ai en main; & avec la permiffion de Committé, je vais en lire un court extrait.

EXTRAIT des instructions de Sir William Howe *à* Sir Henri Clinton, *en date du 9 Juilliet* 1777.

„ A mon départ d'ici avec l'armée, vous „ aurez la bonté de prendre le Commande- „ ment des troupes, mentionnées dans le „ compte ci inclus, & de toutes les autres „ troupes qui sont encore ici ou qui peuvent „ arriver en mon absence. Vous pourrez „ faire dans leur position tels changemens „ que vous jugerez les plus propres au servi- „ ce de sa Majesté pour la défense de ce pos- „ te important & de ses dépendances, dans „ les quelles je voudrais comprendre King's- „ bridge, le Long-Island, le Staten-Island, Pau- „ lus-Hook, & Sandy-Hook: en même tems, „ mon intention n'est cependant pas d'empê- „ cher que vous n'agissiez offensivement, dans „ le cas qu'il s'offre quelque occasion, sans „ négliger la sûreté de la place, qui doit tou- „ jours être le principal objet de votre at- „ tention."

EXTRAIT d'une lettre de SIR WILLIAM HOWE *à* SIR HENRI CLINTON, *en date du* 15 *Juin* 1777.

„ J'ai donné ordre que les 7e & 26e Ré-„ gimens d'infanterie & le Régiment d'An-„ ſpach du Colonel d'Eib reſtaſſent ici ſous „ votre commandement, pour augmenter le „ nombre des troupes que vous avez reçues „ en retour; j'eſpere qui, ſi l'occaſion ſe pré-„ ſente d'agir d'une maniere offenſive, ces „ corps vous feront d'un ſervice eſſentiel."

„ A l'arrivée du Major-Général Sir Tho-„ mas Wilton, vous aurez le bonté de lui „ ordonner de me joindre, à moins que quel-„ ques opérations offenſives dont l'occaſion „ peut ſe préſenter, ne vous rendent ſon „ ſecours néceſſaire; dans ce cas vous pou-„ vez le garder ſous votre commandement."

EXTRAIT d'une lettre de SIR WILLIAM HOWE *à* SIR HENRI CLINTON, *datée de la Delaware* 30 *Juilliet* 1777.

„ Il ne m'eſt pas poſſible de dire, à l'heu-„ re qu'il eſt, quand je ſerai en état de vous „ envoyer des renforts, mais je vous prie

„ d'être aſſuré que je ne manquerai pas de le
„ faire, auſſitôt qu'il ſera convenable : En
„ même tems, ſi vous pouvez faire quelque
„ diverſion en faveur du Général Burgoine,
„ quand il s'approchera d'Albany, je n'ai pas
„ beſoin de vous indiquer combien une telle
„ meſure ſerait utile."

D'après ces extraits, il eſt à obſerver que je donnai plein pouvoir à Sir Henri Clinton d'agir d'une maniere offenſive, s'il s'offrait une occaſion qui pût s'accorder avec la défenſe de New-York & de ſes dépendances, ſans oublier de faciliter l'approche de l'armée du Nord par une diverſion en ſa faveur, au cas qu'elle fût praticable, quoique je n'euſſe reçu aucunes ſortes d'inſtructions ſur ce point.

Le Committé me permettra, actuellement, d'expoſer la diſtribution de toute l'armée ſous mon commandement au tems de mon départ vers le Sud. Il y avait environ 7000 hommes pour la défenſe de l'Iſle de Rhode, 8500 à New-York, ſans compter les malades & les convaleſcens de ces corps & de l'armée du Sud & un petit corps de milice ſur le Long-Iſland. A mon avis, ces deux corps n'étaient gueres plus que ſuffiſans pour

leurs ſituations dans ce tems, eu égard au deſſein où était Sir Henri Clinton d'agir dans l'occaſion, dans un certain dégré, d'une maniere offenſive, en faveur de l'armée du Nord. Mon propre corps que je devais oppoſer à la grande armée de l'Ennemi avait près de 14,000 hommes; & ſachant que le Général Washington en avait environ 15,000, ſans compter tel nombre qu'il voudrait de milices, je ne jugeai pas qu'il fût prudent d'affaiblir aucun de ces corps, en détachant quelques parties pour une expédition maritime vers le Nord.

L'embarquement étant fini, nous mîmes à la voile de New-York le 23 Juilliet & nous arrivames à l'embouchure de la Delaware le 30. Il fallut employer pluſieurs jours pour vaincre les difficultés qui s'offrent en voulant remonter le fleuve; & j'en inférai qu'il ne me ſerait pas poſſible de débarquer les troupes avant que le Général Washington eût raſſemblé des forces à Wilmington où il y avait déjà un corps: il n'y avait d'ailleurs aucun jour à débarquer au deſſus du confluent de la Delaware & de Chriſtiana-Creek: du moins les diſpoſitions que l'Ennemi avait faites pour la défenſe de la riviere, en diſtribuant des galeres,

lères, des batteries flottantes, des brûlôts & des radeaux à feu, auraient rendu cette entreprise extrêmement périlleuse. J'avais encore à considerer que le pays d'en bas où les troupes auraient dû débarquer & le seul endroit où les transports auraient été en sûreté, (je veux dire aux environs du Reedy-Island) était très marécageux & que les routes étaient pratiquées sur des chaussées étroites, entre-coupées de criques. En conséquence, j'entrepris de concert avec l'Amiral, de remonter la Baye de Chesapeak, plan déjà projetté, au cas que notre descente dans la Delaware se trouvât, à notre arrivée, impraticable. Il est à observer que si nous n'avions pu débarquer au dessus de Wilmington, nous aurions été dans la nécessité de suivre la même route que nous primes vers la Tête de Elk, par la voie de Aiken's-Tavern, autrement appellé Pencadder.

Notre route vers la Baye de Chesapeak jetta l'alarme dans les provinces de Virginie & de Maryland, & causa la diversion d'un corps de troupes qui ne put rejoindre le Général Washington qu'après la bataille de Brandywine. Le changement fut encore accompagné d'une circonstance heureuse pour nous: nos

troupes, étant en mer dans la chaleur du mois de Juilliet & d'une partie du mois d'Août, échapperent aux inconvéniens presque sûrs des maladies dont les ennemis souffrirent beaucoup alors. Mais je ne demande pas qu'on fasse attention à cette particularité, attendu que mon plus grand désir était d'aller plus avant, & que cette considération ne donna occasion à aucun delai. Je me borne à déclarer que *je suis dans l'opinion qu'en Amérique*, dans ces deux mois (*en Juilliet & Août*) *on doit, le moins qu'il est possible, exposer les troupes en Campagne.*

Le 16 Août nous entrâmes dans la Baye de Chesapeak; j'y reçus la lettre du Ministre du 18 May 1777, où l'on me dit de nouveau que mon dernier plan est approuvé: il ajoute dans la même période, qu'il espere, que ,, tout ce que je projetterai sera exécu-
,, té à tems pour que je puisse agir de con-
,, cert avec l'armée du Nord." S'il m'était permis de rendre raison de cette espérance, je dirais qu'elle a dû être fondée sur l'idée que la possession du plus important objet, Philadelphie, ne devait pas rencontrer de grandes oppositions de la part des Ennemis. —— Au moins dois-je juger que le noble Lord ne

s'attendait à aucune. Toutefois il est de fait que le Général Washington s'opposa de toutes ses forces à nos progrès. On doit aussi observer que, quoique l'idée de remonter la riviere de Hudson ne fût entré dans aucun des plans concertés que j'envoyai en Angleterre, & qui obtinrent approbation, cependant dans cette lettre on l'insinue dans un tems où il n'y avait aucune possibilité de le mettre à exécution, d'une maniere qui pût s'accorder avec l'expédition déjà approuvée que j'exécutais alors. —— J'étais donc, alors, dans la nécessité de poursuivre (*a*).

(*a*) Lord George Germain, dans sa réponse à cette partie de mon discours, s'est plaint de ma négligence à remplir le devoir de la correspondance, déclarant que, lorsque je me fus embarqué pour la Pensylvanie, deux mois s'écoulerent, sans qu'il eût de mes nouvelles. Je saisis la premiere occasion de répondre à cette accusation: voila le fait: —— J'écrivis le 16 Juilliet à sa Seigneurie pour l'informer que je me proposais de remonter la Delaware, afin d'être plus près de New-York, que si je remontais le Chesapeak, comme j'en avais eu le dessein; car je préferais cette route à celle de la Delaware, pour vu que l'Ennemi parût disposé à défendre la Pensylvanie. Cette lettre fut reçue par le noble Lord le 22 Août. La lettre que je lui écrivis ensuite était datée du 30 Août de la Tête de Elk; mais il arriva que le Swallow, Packebot

Je paſſe outre le tems entre le débarquement de l'armée près de la Tête de Elk & la bataille de Brandywine. Mais apprenant qu'on m'a blâmé d'avoir fait une diviſion de mes forces pour engager cette action, je me flatte qu'on ne trouvera pas mauvais que je diſe quelques paroles ſur ce ſujet.

Mon grand objet était d'attirer l'Ennemi à une action, & comme je ſavais que le Général Waſhington ne cherchait qu'à l'éviter, à moins qu'il ne ſe trouvât dans les circonſtances les plus favorables il fallait employer de l'art & courir quelque danger pour venir à bout de ce deſſein.

---

qui portait cette lettre, eût un voyage extrêmement long & n'arriva en Angleterre que vers le 28 d'Octobre, ce qui fut cauſe que ſa Seigneurie fut deux mois ſans avoir de mes nouvelles, vû que ma lettre du 16 Juilliet n'était parvenue en Angleterre que le 22 Août. Le noble Lord voyant qu'il reſtait ſi longtems, ſans avoir de mes nouvelles, comme de coutume, aurait pu conjecturer que le Pacquebot avait eu un voyage fort long, ou avait péri, ou été pris par l'Ennemi. Il aurait également pu conjecturer, par les paroles que j'ai citées dans ma lettre du 16 Juilliet, que j'avais remonté le Cheſapeak, ce qui devait néceſſairement allonger mon voyage de New-York; enfin il eût dû comparer les dates des lettres & non pas les dates de leur arrivée.

Les mouvemens faits dans cette occaſion ainſi qu'on les trouve expoſés dans ma lettre du 10 Octobre 1777, n'étaient pas oppoſés aux vrais principes de l'art; & ce n'eſt pas une légere conſolation pour moi de ſavoir qu'indépendamment de l'événement, j'ai les ſuffrages des Officiers les plus judicieux de l'armée en faveur d'une démarche qu'il a plu à quelques Meſſieurs, je ne ſais ſur quelle autorité, de cenſurer. Mais dans le tems qu'on me reproche d'un côté d'avoir trop hazardé, on me blâme de l'autre de n'avoir pas rendu l'action plus déciſive & de n'avoir pas ſuivi de plus près le cours de la victoire.

Vouloir montrer l'impoſſibilité d'une pourſuite vigoureuſe dans un pays Ennemi (& plus particulierement en Amérique que dans aucun autre pays que j'aye jamais vu) faire voir l'inutilité de la tenter au delà de ce que j'ai fait, dans l'état particulier où ſe trouvait alors l'armée, ſerait trop abuſer de la patience du Committé. Je me flatte qu'il ſuffira de dire que, eû égard aux ſoins dûs aux bleſſés, à l'importance de poſſéder le poſte de Wilmington pour leur commodité, & pour la ſûreté des priſonniers, on ne pouvait entreprendre aucun mouvement ni plus prompt ni plus efficace, dans de pa-

reilles circonſtances, que de faire avancer vers Cheſter les deux corps avec le Major-Général Grant & Lord Cornwallis; & l'on doit me permettre de dire qu'il n'y avait pas moyen d'éviter un délai, en s'approchant de Philadelphie, par le Valley-forge, attendu qu'il n'eſt pas poſſible de paſſer la riviere du Schuilkill par la route la plus courte à travers Derby & qu'on ne perdit aucune occaſion d'attirer l'ennemi à une autre action entre Dilworth & German-town. C'eſt ce que je vins preſque à bout d'exécuter le 17 Septembre, pendant qu'il était en marche ſur la route de Lancaſtre; mais les grands inconvéniens du mauvais tems rendirent impraticables tous les efforts tentés pour pénétrer plus avant: Ils eurent donc l'occaſion de ſe dérober à l'approche de l'armée du Roi, par une marche forcée à travers une montagne très rude où l'on ne pouvait certainement pas les pourſuivre, Cependant mes efforts pour atteindre l'ennemi, nonobſtant l'opinion de ceux qui eurent part à l'expédition, ont été jugés ici comme mal-combinés, faiblement pourſuivis & dénués d'activité; & cette derniere cenſure a été étendue aux operations générales de la guerre ſous mon commandement

Je dédaigne de descendre à la réfutation des minuties; mais *qu'il me soit permis de dire & d'assurer avec fermeté que presque tous les mouvemens de la guerre dans l'Amérique Septentrionale étaient des opérations d'activité, remplies d'innombrables difficultés.* La connaissance du pays, entre-coupé, comme il est partout, de bois, de montagnes, d'eaux ou marais, ne peut s'acquerir avec aucun dégré de précision. Il faut nécessairement toujours prévoir & prévenir les obstacles qui peuvent se rencontrer. En un mot, quelque puisse être le but ou le désir de mes ennemis, en répandant ces bruits injurieux, c'est d'après le témoignage de ma conscience, que j'assure ce Committé & mon pays en général, que je n'ai jamais négligé l'occasion d'attirer les ennemis à un engagement, quand cela pouvait se faire, après avoir examiné & comparé toutes les circonstances du tems, sans négliger les précautions indispensablement nécessaires dans une *situation toujours si critique qu'un revers considérable dans l'armée de sa Majesté pouvait produire en Amérique les suites les plus fatales pour les interêts de ce pays.*

Le second point est l'attaque faite sur l'armée du Roi à German-town le 4 Octobre; on

l'a malicieusement représentée comme une surprise qui jettait par conséquent une tache sur la vigilance des troupes & plus particulierement sur celle du Général.

Les circonstances qui déterminerent les Ennemis à tenter cette attaque, sont exposées dans ma lettre du 10 Octobre 1777, ainsi que les raisons de faire les détachemens qui devaient produire cette détermination. Pour ajouter encore au Compte qui j'y rendais, je demande la liberté d'informer le Committé que ma premiere position à German-town fut prise pour couvrir Philadelphie, pendant qu'on poursuivait les opérations contre Mud-Island; & c'est pour cela que cette position fut plus étendue qu'elle ne l'aurait été autrement. Il est, cependant, vrai que je n'attendais pas que l'Ennemi eût ôsé s'approcher après une défaite aussi récente que celle de Brandywine.

Dans cette idée je n'ordonnai point d'élever des redoutes pour la fureté du camp ou des postes avancés; je ne cherchai pas même à en faire construire à la tête de la ligne, puis qu'elle était forte; parceque ces sortes d'ouvrages donnent à penser qu'on est dans

un état d'infériorité, & que mon défir était de foutenir, par tous les moyens, l'idée de la fupériorité des troupes du Roi fur l'Ennemi ; ce que je regardai comme plus particuliérement effentiel, quand la force n'était pas à eftimer par le nombre, puifqu'à cet égard l'Ennemi aurait dû être fupérieur, en appellant à lui les forces du pays dans un cas de befoin.

J'avoue auffi que ce fut pour les raifons mentionnées ci-deffus, que je ne changeai pas ma pofition, après avoir fait les détachemens dont j'ai parlé, aimant mieux me repofer fur la vigilance bien éprouvée des vites & fur l'activité des patrouilles (quoique j'euffe des inftructions qu'on pourrait tenter une attaque) que de donner à l'armée des fatigues inutiles, en faifant des préparatifs plus exacts.

Je ne fus pas trompé dans la confiance que j'avais aux troupes: les patrouilles découvrirent l'approche de l'Ennemi & j'en eus connaiffance de bonne heure. La ligne fut mife immédiatement fous les armes; & quoi qu'il faille avouer que les poftes extérieurs & l'infanterie légere furent repouffés dans un quartier, on doit convenir auffi qu'on les fou-

tint d'une maniere efficace & que l'Ennemi fut repoussé de la seule place où il avait donné le choc le plus leger.

Je ne puis rapeler cet événement sans rendre le tribut d'éloges qui est dû au Lieutenant-Colonel Musgrave, dont la conduite courageuse & prudente, dans cette occasion, sera, j'espere, quelque jour, couronnée de la récompense que mérite cet Excellent Officier.

J'ai exposé ces faits, pour ajouter au Compte de ma lettre exposée sur table, afin de montrer principalement que, tel reproche qu'on puisse faire à la vérité de ma conjecture, on ne saurait soutenir que l'armée fût mal gardée & surprise, sans blesser la vérité.

Le 19 Octobre, je jugeai à propos de marcher vers Philadelphie, pour travailler à la réduction du Mud-Island qui se trouva plus difficile qu'on ne l'avait d'abord cru. Pour cet effet, je portai toute mon attention à me rendre maître du Red-Bank sur la côte orientale de la Delaware. Le succès de cette entreprise est exposé dans ma lettre du 25 Octobre 1777; mais comme j'apprends que le no-

ble Lord du Département de l'Amérique fit une refléxion là dessus l'année derniere, dans la Chambre, je vais exposer, le mieux qu'il m'est possible de me rappeller, les circonstances qui firent détacher pour cet objet le Colonel Donop, habile & brave officier. Il servait dans le corps de Lord Cornwallis qu'il avait instamment supplié du faire connaître avec quelle ardeur il désirait d'être employé dans une occasion où il pût se signaler avec les troupes Hessoises qu'il avait sous son commandement. Mon projet sur Red-Bank fut la premiere occasion qui se présenta; je priai Lord Cornwallis de lui expliquer la nature de cette expédition & s'il obtenait son approbation, de lui en offrir le commandement, qu'il accepta avec ardeur. Le soir de son départ, le Colonel Donop demande à Lord Cornwallis s'il devait tenter cette attaque à tout hazard; & Lord Cornwallis l'assura de ma part qu'il devait s'abandonner à son propre jugement sur le lieu; mais qu'il devait tenter l'attaque, à moins qu'il n'eût de bonnes raisons pour s'en abstenir. Si je puis juger d'après la maniere dont le Colonel Donop me quitta & d'après le plaisir qu'il témoigna en recevant les directions que lui donna le très habile Général Knyphausen, son Commandant

immédiat, j'ai toutes les raiſons de croire qu'il entreprit cette expédition avec la plus grande ſatisfaction.

Le Committé me fera la juſtice de croire que je n'ai d'autre motif dans cette explication, que de faire connaître ce qui ſe paſſa en effet rélativement aux ordres donnés au Colonel Donop ſur ſon entrepriſe. La vigueur & l'intrépidité avec leſquelles on la tenta, font le plus grand honneur au Commandant & à ſes troupes; & la perte ſoufferte dans cette occaſion ne ſaurait être trop regrettée.

On aſſura qu'il aurait fallu prendre poſſeſſion de Redbanc, immédiatement après la réduction du Mud-Iſland. Je défere à cette idée, ſi l'on fixe cette expédition, après que l'Ennemi eût mis cette Iſle en état de défenſe: Avant ce tems un corps qu'on aurait détaché de l'armée, n'aurait pu être pourvu de proviſions & de munitions qu'avec bien de la peine, tant qu'on l'aurait expoſée au feu des galeres armées & des batteries flottantes; & avant que l'armée fût plus proche de Philadelphie, la conſervation d'un poſte ſi détaché, eût été précaire.

Je dois cependant avouer, que je fus grandement trompé pour le tems néceſſaire à la réduction de Mud-Iſland; mais ſi les pluyes violentes qui rempliſſaient les tranchées & ſappaient les fondemens des batteries, n'eûſſent retardé conſidérablement la deſtruction des défenſes de l'Ennemi, ce qui empêcha les vaiſſeaux de guerre de les aſſiſter plûtôt, j'euſſe probablement été moins déçu dans mes eſpérances.

Mes depéches du 13 Decembre 1777, relativement à la marche vers White-marsh, & ma conduite dans cette occaſion, ſont expoſées trop clairement pour avoir beſoin d'éclairciſſemens ultérieurs. — Les raiſons qui me firent alors agir, étaient, je penſe, juſtes; & ſi quelqu'un ici les trouve peu concluantes, je ne puis que m'avouer malheureux de n'avoir pas ſon ſuffrage.

On trouve dans mes lettres ſuivantes des preuves inconteſtables de l'activité de l'armée pendant l'hiver: mais comme grand nombre de ces transfactions étaient en effet bien moins importantes au grand objet que la conſervation de la gloire des troupes, on ne trouve

que les plus essentielles exposées dans mes dépêches.

Les Ennemis restant dans leurs retranchemens à Valley-forge, à vingt deux milles de Philadelphie, nous ne nous trouvâmes pas dans une situation assez embarrassante pour avoir des raisons d'entreprendre des attaques aussi vigoureuses pendant les rigueurs de l'hiver; & quoique tout fût préparé dans cette intention, je ne jugeai pas à propos de l'entreprendre, jusqu'à ce que la saison nous permît d'espérer les avantages qui devaient résulter de cette démarche; mais étant assuré par de bonnes informations au printems, que les Ennemis avaient fortifié leur camp en y ajoutant de nouveaux ouvrages, & sachant pour certain qu'il décamperait dès l'ouverture de la Campagne, je renonçai à toute pensée d'une attaque. Ma lettre du 19 Avril, 1778, donne d'autres raisons sur cette partie de ma conduite.

Quand au reste de ma correspondance, ces Messieurs doivent avoir vu que je continuai à solliciter une augmentation de troupes. *Peut-être qu'il était impossible au ministre d'en en-*

voyer un plus grand nombre. Il aurait pu m'avouer cette impossibilité, sans se compromettre ; il eût alors soulagé mon esprit de l'idée douloureuse que mon sentiment sur la nécessité d'un renfort paraissait frivole & que j'avais, en conséquence, perdu la confiance de ceux qui avaient le premier droit de juger de ma conduite. Il n'est pas surprenant que, dans une situation pareille, j'aye demandé la permission de sa Majesté de me retirer du commandement. Je ne cachai point la vraie raison qui m'engageait à cette demande, la perte de la confiance. —— On reconnut tacitement que cette raison était fondée ; car on accorda ma demande; & sa Majesté eut la bonté de me nommer un successeur au Commandement de l'armée.

Quant à la plainte que je faisais d'avoir perdu la confiance, le Noble Lord dans le département de l'Amérique m'aurait fait grand tort en affectant de faire entendre que je voulais seulement faire allusion au peu de compte qu'on avait fait de mes recommandations : je ne laisse pas de confesser que j'étais mortifié de voir que de braves officiers dont j'avais représenté les services éminens de la maniere la plus avantageuse & le plus fidele, ne

trouvaient pas dans leur patrie les recompenses & les distinctions que l'armée & moi désirions qu'on leur conférât.

Le noble Lord jugea même, un jour, à propos de traiter avec un certain air de mépris & de dérision, la maniere dont je lui recommandais le Capitaine Emmerick. Il paraissait avoir oublié qu'il avait lui-même envoyé ce Capitaine en Amérique, & qu'il me l'avait, dans une lettre du 25 Avril, 1776, recommandé d'une maniere particuliere, dans les termes les plus extraordinaires. Sa Seigneurie sait mieux que personne pour quel objet il l'envoya; s'il était propre à lever des troupes & s'il méritait qu'on lui confiât de l'argent pour cet objet.

Quand je reçus mes ordres de revenir, dès que Sir Henri Clinton serait arrivé à Philadelphie, j'avoue que je fus plus reservé à hazarder des exploits qui pouvaient affaiblir l'armée de mon successeur; quoiqu'une belle occasion s'étant offerte, je fisse une tentative, qui, si elle eût réussi, aurait porté un coup terrible à l'Ennemi. A tout considérer, je me flatte qu'on trouvera que je n'ai point fait un usage désavantageux de l'armée que je com-

commandais, que je n'ai jamais envoyé des exposés infideles de la situation des affaires; mais que j'ai communiqué librement mes idées sur les forces nécessaires pour étouffer la rébellion; & j'ôse encore me flatter que si l'on m'avait envoyé des renforts suffisans & si l'on eût adopté, dans toute son étendue, le plan que je pris sur moi de proposer, la guerre de l'Amérique aurait eu une issue bien différente.

Je sais que l'on a dit que ma commission civile ne s'accordait pas avec mon emploi militaire: J'ose affirmer qu'un tel propos est mal fondé. Je suis certain que *je n'ai jamais évité l'occasion d'attaquer l'Ennemi, autant que cela pouvait s'accorder avec l'obligation où j'étais d'avoir égard au danger de ruiner la cause où j'étais engagé par une perte considérable de troupes.* Aussi ceux que ont eu connaissance de ma Commission & de mes instructions en qualité de Commissaire de paix, doivent savoir qu'elles renferment tant de restrictions qu'il était presque impossible que mes fonctions militaires pussent se croiser considérablement avec les fonctions civiles dont j'étais chargé.

Je crains d'avoir trop longtems abusé de la patience du Committé. La grande importan-

ce du ſujet, la quantité des faits dont j'étais obligé de donner un détail, feront, j'eſpere, mon apologie. Je n'ai plus à demander cette indulgence que pour un mot, pour la défenſe du projet d'avancer vers Philadelphie. Avant que je la quittaſſe, j'avais toutes les raiſons du monde d'être parfaitement ſatisfait des avantages qui devaient réſulter de cette opération, ſi notre miniſtere avait jugé que le poſte pût être conſervé. En général les Habitans de la province de Penſylvanie, des comtés inférieurs ſur la Delaware & ceux des Comtés inférieurs de Jerſey, ſe montrerent les plus diſpoſés à retourner au devoir de l'obéiſſance, & même à nous aſſiſter pour forcer les autres à s'y ranger. Cependant ces diſpoſitions favorables ne parurent pas immédiatement. Je ne pus d'abord obtenir qu'une équivoque neutralité. *Nos ſuccès & l'apparente facilité que nous retiendrions nos avantages, finirent par engager les habitans à paraître moins reſervés.* Les informations ſecretes qu'il avait été juſqu'alors ſi difficile de ſe procurer, étaient alors ſi faciles à obtenir & ſi avantageuſes que je ne pus m'empêcher d'attribuer cet avantage à la poſſeſſion de Philadelphie : cette conquête ſema dans la campagne l'idée & la conviction de la ſuperiorité & de la ſolidité des conquêtes de ſa Majeſté.

Les difficultés qu'y éprouva le congrès à faire des levées & des recrues pour l'armée de Washington furent alors réelles, & paraissaient devoir être insurmontables. Mais le traité des Américains avec la France & l'ordre d'évacuer Philadelphie qui laissait cette province à la discrétion des ennemis, *causerent un prompt & triste changement dans nos affaires.* Les Rébelles s'encouragerent par de nouvelles espérances, les amis du Gouvernement furent consternés. —— Mais mon intention n'est pas de contrôler les ordres envoyés d'ici depuis mon retour, ni de faire le censeur sur les suites futures de la guerre. Mon seul objet est de justifier ma propre conduite pendant le tems où j'étais honoré du Commandement (*a*).

Je crains que ce récit n'ait été trop prolixe; mais le sujet était si compliqué avec les

(*a*) Mr. Jòseph Galloway, dans ses dépositions devant le Committé de la Chambre des Communes, affirme positivement que je lui conseillai ainsi qu'aux autres Magistrats, de repasser sous les drapeaux de Washington & de faire leur paix. Voici le fait. Dès qu'on sut qu'il y avait des ordres venus pour évacuer Philadelphie, Mr. Galloway vint me trouver, pour ses affaires & celles des autres Magistrats. Il demanda mes avis & mon assistance touchant les mesures qu'ils devaient adopter pour leurs

détails; & les circonſtances qu'il fallait mettre dans un grand point de vue étaient ſi nombreuſes, qu'il n'eût pas été facile d'allier la brieveté avec la clarté. Je ne pouvais faire ce récit plus court, ſans le rendre obſcur. Vivement ſenſible à l'attention & à l'indulgence dont le Committé m'a honoré, je me hâte de paſſer à la concluſion.

Le Sécretaire d'Etat, comme il appert par ſes lettres, m'a témoigné, avec les expreſſions les plus flatteuſes, l'approbation de ſa Majesté ſur toutes les parties importantes de ma conduite, durant le cours de mon commandement. Le ſuffrage perſonel de ſa Seigneurie ſe trouve auſſi fortement marqué dans toute ſa correſpondance; cependant on peut dire que toutes ſes lettres ont été des lettres particulieres, juſqu'au tems où elles furent portées devant cette Chambre. La connaiſſance des ſuffrages qu'elles renfermaient, était alors un ſecret entre ſa Seigneurie & moi. Quand

---

interêts: je les aſſurai que s'ils voulaient ſuivre l'armée du Roi, on aurait tous les ſoins poſſibles pour eux; mais que s'ils aimaient mieux reſter avec leurs biens & leurs familles je ne m'oppoſai pas à ce qu'ils s'informaſſent auparavant s'ils pourraient obtenir protection & ſecurité de Washington & du congrès.

la Calomnie commença à déchirer ma réputation, j'aurais défiré que les fentimens de fa Seigneurie euffent été plus connus, quoi qu'il ne m'eût, peut-être, pas convenu d'avoir réclamé en ma faveur devant le public le témoignage de ces lettres minifiérielles. Je ne faurais, cependant, m'empêcher de penfer que le Noble Lord aurait agi avec franchife, honneur & générofité, s'il eût avoué, publiquement, en Parlement, l'approbation qu'il favait, probablement bien, m'être duë; puisqu'il avait confeillé au Roi de me la difpenfer. Une pareille conduite aurait arrêtté le torrent des accufations mal-fondées contre moi. Une pareille conduite lui aurait affuré la confiance des autres Généraux & leur zèle pour la patrie.

Ayant, à préfent, taché de vous développer, par les citations les plus fideles, tous les témoignages que je jugeais devoir recueillir des papiers expofés fur table, je me bornerai à vous rappeller que la Chambre a fait mander ici plufieurs des plus refpectables Officiers qui fervaient en Amérique durant mon Commandement. Leur témoignage pourra confirmer la vérité des faits que j'ai avancés, & il expliquera & prouvera, fans aucun dou-

34301a

te, toutes les autres circonſtances importantes dont vous pouvez juger l'examen néceſſaire.

Et ſi la Chambre des Communes ou quelques-uns de ſes membres a quelque accuſation à faire à ma charge, je ſuis prêt & diſpoſé à l'écouter. Le Committé eſt ouvert pour la réception de tout autre papier, & pour l'examen de tout autre témoin. Je n'ai d'autre deſir que de répandre le plus grand jour ſur toutes les circonſtances de ma conduite.

Je demande que le Comte Cornwallis ſoit appellé.

P. S. Après cette demande les Témoins furent appellés & ouïs : & c'eſt en grande partie ſur les dépoſitions qu'ils firent alors que ſont appuyés les raiſonnemens qu'on va lire dans la Réponſe que le Général Howe publia enſuite contre les *lettres à un Gentil-homme*, dont Mr. Joſeph Galloway paſſe pour être l'Auteur. *Note du Trad.*

D781
H858c2